

Revue germanique internationale

1-2 (2005)

Philhellénismes et transferts culturels dans l'Europe du XIXe siècle

Marie-Lise Mitsou

Le Philhellénisme bavarois et la « Grande Idée »

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Marie-Lise Mitsou, « Le Philhellénisme bavarois et la « Grande Idée » », *Revue germanique internationale* [En ligne], 1-2 | 2005, mis en ligne le 20 octobre 2008, consulté le 11 octobre 2012. URL : <http://rgi.revues.org/70> ; DOI : 10.4000/rgi.70

Éditeur : CNRS Éditions

<http://rgi.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://rgi.revues.org/70>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Tous droits réservés

Le Philhellénisme bavarois et la « Grande Idée »

Marie-Lise Mitsou

Depuis la publication en 1970 de l'article fondamental de Constantinos Dimaras intitulé « De cette Grande idée (Une esquisse littéraire) », la paternité de la devise patriotique des Grecs du XIX^e siècle dite « la Grande idée » – qui a conduit, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, à maints soulèvements spontanés ou indirectement téléguidés par le gouvernement, ainsi qu'à plusieurs interventions militaires dans les territoires encore assujettis aux Turcs, pour aboutir en premier lieu à la défaite de 1897 et finalement, avec la catastrophe de 1922 en Asie Mineure, à l'effondrement – était considérée comme une question résolue¹. C'était le chef du « parti politique français », Ioannis Coletti, qui, le 14 janvier 1844, aurait esquissé pour la première fois le « fléau » grec, comme l'a nommé plus tard l'auteur satirique Emmanouil Roidis, ou la « maladie de la Grande idée », selon un autre esprit critique du siècle, Eirinaios Asopios². Le discours de Coletti au Parlement concernait ce jour-là le troisième article de la Constitution sur la notion du citoyen grec et avait comme objectif la défense de l'unité des Grecs contre les partisans de l'autochtonisme³. L'attribution de la formule à Coletti remonte en effet à l'historien romantique Constantinos Paparrigopoulos, qui dans le premier volume de son histoire monumentale « de la Nation Grecque » faisait mention de la notion de la « Grande idée *de Coletti* » préfigurant celle de l'« hellénisme » avancée par lui-même⁴. Au contraire l'écrivain Constantinos Pop prétendait savoir qu'en réalité le discours du politicien francophile

1. Voir C. Th. Dimaras, *Ellinikos romantismos (Le Romantisme grec)*, Athènes, 1982, p. 405-418.

2. Voir Emm. Roidis, *Apanta (Œuvres complètes)*, éd. Alkis Angélou, vol. II, Athènes, 1978, p. 26 : « chaque pays a son fléau ; l'Angleterre a le brouillard, l'Égypte l'ophtalmie, la Suisse les touristes et la Grèce la Grande idée » A. Coumanoudis, *Synagogi neon lexeôn (Recueil de mots nouveaux)*, Athènes 1900 (21980), I. « megaloiditis » (adj.) avec le commentaire suivant : « À quoi bon inventer ce mot ? Afin de retrouver la santé de la "petite idée" ? »

3. V. Dimaras, *op. cit.*, p. 410 et 597.

4. C. Paparrigopoulos, *Istoria tou ellinikou ethnous (Histoire de la nation grecque)*, vol. I, Athènes 21881, p. 90 ; v. aussi Elli Scopétéa, *To « protypo vaseleio » kai i Megali Idea. Opseis tou etbnikou proulimatos stin Ellada (1830-1880) (Le royaume exemplaire et la Grande idée. Aspects du problème national en Grèce (1830-1880))*, Athènes, 1988, p. 257-271 : 259, n. 9.

avait été rédigé par le poète Panagiotis Soutsos, dont le frère, Alexandros, avait employé, un an auparavant, l'expression « Grande idée » dans sa poésie *Le premier ministre et le poète indomptable*⁵.

Quoi qu'il en soit, dans le paragraphe de son discours qui se rapporte au principe de la « Grande idée », Coletti présentait de manière savamment dépouillée mais plutôt vague les données suivantes en faveur de la cohésion nationale : 1) La position géopolitique centrale de la Grèce à l'extrémité de l'Occident ou au seuil de l'Orient ; 2) Le « transvasement » (« metakenôsis ») selon Corai de la culture de l'Occident à l'Orient ou le principe des vases communicants ; 3) L'interprétation de l'attribut « grec » comme désignant non pas le citoyen de l'État grec mais tout membre de la nation hellénique ; 4) L'idéal de la grande patrie affirmé dans le programme de Rigas Velestinlis ; 5) La notion de l'unité politique des Grecs à l'intérieur mais aussi à l'extérieur du Royaume⁶.

Des cinq thèses citées, il n'y a que la troisième et la quatrième qui pourraient être considérées comme le fondement ou la justification idéologique d'une politique expansionniste déjà testée pendant la crise de 1839-1841⁷. Plus précisément l'identification de la Grèce avec la totalité de la nation hellénique, concept bien plus vaste, ainsi que la récupération nationaliste de la vision supranationale de Rigas à travers l'événement historique de la Révolution de 1821, devaient conduire, dans les années suivantes, à d'étranges interprétations. Ainsi le lecteur du journal *Panelinīs*, publié par Ikessios Latris, trouvait en 1855 cette définition : « Par le nom Grèce [...] nous, les peuples orientaux, entendons et désignons tous les territoires en deçà du Danube, avec la Serbie et le Monténégro à l'Occident, ainsi que toute l'Asie Mineure. » Une vingtaine d'années plus tard, le juriste Nicolaos Saripolos enregistrait son dialogue avec le roi Géorgios I^{er}, appelé « roi des Grecs », à propos de son royaume : « [...] un pays ayant comme capitale Constantinople qui contiendrait, hors la Crète, la Thessalie et l'Épire, la Thrace, la Macédoine, la mer Noire jusqu'à Trébizonde, l'Asie Mineure et toutes les îles d'Égée sans excepter l'île de Chypre [...] – Mais Monsieur, m'a interrompu le roi, vous étendez un peu trop les frontières de la Grèce⁸ ! » C'est A. Vernardakis qui dans son ouvrage *Le Présent et l'Avenir de la Grèce*, paru à Paris en 1870, a su relier les fantasmes prérévolutionnaires avec le

5. V. A. Soutsos, *O Prothypourgos kai o atitbasos poiitis (Le premier ministre et le poète indomptable)*, Bruxelles, 1843, p. 9-10 : « *Et si il venait à notre Nation une grande idée, / de mettre en mouvement ses membres engourdis / et de réclamer son patrimoine héréditaire, / l'Empire des Commènes, ses aïeux...* » v. aussi Giannis Léfás, *O Alexandros Soutsos kai oi epidraseis tou ergou tou stous syghronous tou (Alexandros Soutsos et les influences de son œuvre sur ses contemporains)*, Athènes, 1979, p. 27. Paschalis M. Kitromilides, « On the intellectual content of Greek nationalism : Paparrigopoulos, Byzantium and the Great Idea », *Byzantium and the Modern Greek Identity*, éd. David Ricks & Paul Magdalino, Londres 1998, p. 26.

6. V. Dimaras, *op. cit.*, p. 405-406.

7. Coletti précisait pourtant à Guizot que la Grèce n'avait l'intention d'accomplir sa destinée ni par l'invasion de l'État ottoman ni par la propagande armée, v. Nikiforos Diamanturos, *Istoria tou ellinikou ethnous (Histoire de la nation grecque)*, vol. XIII, Athènes, 1977, p. 123. Sur la crise de la question orientale, v. John A. Petropoulos, *Politiki kai sygkrotisi kratous sto elliniko vasileio (1833-1843) (La politique et la formation de l'État dans le royaume grec, 1833-1843)*, Athènes, 1985, p. 491-507.

8. Voir pour les citations Alexis Politis, *Romantica chronia. Ideologies kai nootropies stin Ellada tou 1830-1880 (Les années romantiques. Idéologies et mentalités en Grèce entre 1830 et 1880)*, Athènes, 1993, p. 71 et 63.

produit de la Révolution, en intégrant la Grande idée au programme politique du combat pour la libération « réduit à une simple idée »⁹.

La carrière étonnante et complexe de la notion politique introduite par Coletti est devenue de nos jours le sujet de plusieurs analyses historiques, idéologiques et littéraires. Je ne mentionnerai ici que trois positions : C. Dimaras, dans le texte déjà cité, semble affirmer que le politicien épirote n'était pas tout à fait étranger aux interprétations données à sa déclaration intentionnellement équivoque¹⁰. Alexis Politis d'autre part insiste sur la polysémie de la notion, en signalant trois versions principales : i) l'expansionnisme, ii) la reconstitution intérieure de l'État et iii) la revitalisation culturelle de l'Orient à travers l'hellénisme - dont seulement la troisième pourrait être directement attribuée à Coletti¹¹. L'historienne Elli Scopétéa enfin fait remarquer que le politicien, dans son propos, n'avait même pas mentionné Constantinople ou la Sainte Sophie, deux notions qui faisaient partie, dès le début, du noyau idéologique de la Grande Idée¹².

Mais c'était justement cette dimension byzantine, que le moine fondamentaliste Papoulacos et certains partisans du parti russe (appelés les Nappées) ont traduit, dans les années 1950, par le slogan prophétique : « L'empire grec ou la mort » et qui constitue, selon Scopétéa, l'axe idéologique central de l'interprétation primordiale de la Grande idée sous le règne du roi Othon. D'après la typologie fort intéressante de Scopétéa, dans le schéma idéologique de la Grande idée, explicitement encouragé dans ce premier temps par le souverain et son entourage, Constantinople représente le siège national de l'Empire Oriental à restaurer. Une anecdote racontée par Levidis illustre bien l'attitude du jeune roi : bien avant que Coletti n'énonce la devise illusoire, le roi, apprenant en 1839 la mort du sultan Mahmut II, s'apprêta à se rendre à Istanbul, afin d'y être proclamé empereur ; son projet fut annulé tout simplement parce que l'unique navire à vapeur du Royaume était en ce moment en réparation. D'ailleurs, pour son couronnement on avait dû étudier tous les détails des cérémonies byzantines, suivant les ordres de son père, Louis I^{er} de Bavière¹³. Et dans ce contexte il ne faudrait pas sous-estimer la tournée significative du roi encore mineur, en juin 1833, à Smyrne, ainsi que le fait qu'il rejettera quelques années plus tard l'offre de la part de la Turquie d'un terrain à bâtir pour l'ambassade grecque à Istanbul, craignant que s'il l'avait acceptée, il aurait reconnu la souveraineté de la Turquie sur cette ville¹⁴. Ajoutons à ceci qu'en 1853 l'anniversaire de la reine Amalie

9. N. Bernardakis, *Le présent et l'avenir de la Grèce*, Paris, 1870, p. 72, v. Scopétéa, *op. cit.*, p. 269, n. 32 ; v. aussi A. Grenier, *La Grèce en 1863*, Paris, 1863, p. 230 : « Personne n'ignore plus en Europe que les Grecs entendent par là la restauration de l'empire grec, avec Constantinople pour capitale. Il n'est pas concevable combien ils sont entêtés de cette vision. Au seul mot de la *grande Idée*, les têtes les plus saines se mettent à déraisonner incontinent » ; p. 234 : « Ils ont tous et toujours leurs regards attachés sur Constantinople, se souvenant qu'elle a été la capitale d'un Empire grec, et qu'à ce titre elle est leur héritage. »

10. Dimaras, *op. cit.*, p. 418.

11. Politis, *op. cit.*, p. 61-73 : 62-63.

12. Scopétéa, *op. cit.*, p. 260.

13. C. N. Lévidis, *Quelques mots sur la Grèce et l'ex-roi Othon, adressés à l'opinion publique du monde civilisé*, Bruxelles 1863, p. 6_ v. aussi Scopétéa, *op. cit.*, p. 274 et 277, n. 13 ; Nicolaos Dragoumis, *Istorikai anamniseis (Mémoires historiques)*, vol. II, Athènes, 1973.

14. Voir Vernardakis, *To mellon ton Athinôn (L'avenir d'Athènes)*, Athènes, 1905, p. 25 ; Scopétéa, *op. cit.*, p. 274, n. 3.

a été solennellement célébré dans un théâtre athénien décoré avec un aigle, symbole de l'empire byzantin, la reine étant assise sur une réplique du trône byzantin¹⁵.

Mais si « l'illusion réconfortante de la restauration nationale complète », qui présupposait la reconquête de Byzance, était déjà adoptée par le trône grec pendant les premiers dix ans d'existence du Royaume, le rôle du francophile Coletti dans la formation de la doctrine visionnaire de la Grande idée serait certainement moins décisif que le prétendait par exemple Théodoros Rigopoulos, témoignant à propos de l'inspiration de cette doctrine : « Il [Coletti] promettait au roi Othon qu'il [...] allait rétablir le roi et la reine sur le trône des empereurs Paléologues en une seule nuit, comme s'il pouvait les conduire à Constantinople en montgolfière¹⁶. »

Il n'est pas nécessaire de rappeler ici que la préhistoire de la Grande idée, revêtue des légendes de la reprise merveilleuse de Constantinople, du roi pétrifié et du pommier rouge, se perd dans le passé de l'occupation turque¹⁷. On a même comparé cette attitude populaire aux réactions des Byzantins après la prise de Constantinople par les Croisés ou bien après la bataille de Magikert¹⁸. Le problème qui se pose aujourd'hui est de savoir à quel moment et dans quel contexte historique la conception populaire de « cette grande idée de la patrie » se transforme en programme politique. En d'autres termes, dans quelles conditions l'expectative légendaire prénationale, exprimée entre autres dans l'hymne patriotique de Rigas, a été, une fois rationalisée, intégrée dans l'idéologie officielle de l'État national. La thèse de Scopétéa, selon laquelle les Bavares auraient profité du mythe populaire ou plutôt l'auraient toléré par pur intérêt, puisqu'il était le seul qui accordait au régime monarchique un passé grec prestigieux, paraît très convaincante¹⁹. Cependant certains indices semblent bien étayer la participation des Bavares à l'élaboration de quelques aspects de la Grande idée, tels qu'ils ont été présentés dans le discours de Coletti.

Parlant de la fondation de l'Université d'Athènes, qui portait alors le nom d'Othon, C. Dimaras signale certaines phrases dans le discours inaugural du premier recteur de cet établissement, Constantinos Schinas, en mai 1837. Schinas, descendant d'une riche famille phanariote et proche parent des familles éminentes de Mavrocordatos, Soutsos et Ypsilantis, s'était sauvé avec les siens d'Istanbul à Odessa

15. Voir E. Turczynski, *Sozial- und Kulturgeschichte Griechenlands im 19. Jahrhundert. Von der Hinwendung zu Europa bis zu den ersten Olympischen Spielen der Neuzeit*, Mannheim-Möhnesee, 2003, p. 337.

16. « Illusion réconfortante... », v. S. Coumanoudis, « Paidagogia tôn megalôn » (Pédagogie des adultes), in : *Phylistor*, vol. III, N° 3 (1962) 267 ; v. Scopétéa, *op. cit.*, p. 266-267. « il promettait... », v. Théodoros Rigopoulos, « Anaskevi tis Istorias tis epanastaseos ton Ellinôn tou Ant. Prokesch-Osten » (Réfutation de l'Histoire de la révolution grecque par Ant. Prokesch-Osten), in : *Apomnimonevmata apo tôn archôn tis Epanastaseos meabri tou etous 1881 (Mémoires du début de la Révolution jusqu'à l'an 1881)*, éd. Ath. Th. Fotopoulos, Athènes, 1979, p. 312 ; v. Politis, *op. cit.*, p. 72.

17. Voir G. Politis, *Meletai peri tou viou kai tis glossis tou ellinikou laou (Études sur la vie et la langue du peuple grec)*, vol. I, Athènes, 1904, p. 19-27 et vol. II, p. 651-691 ; G. Egas, « La prise de Constantinople dans la poésie et la tradition populaire », *Le cinq-centième anniversaire de la prise de Constantinople*, Athènes, 1953 p. 125-133.

18. V. Kitromilides, « On the intellectual content of Greek nationalism », *op. cit.*, p. 25.

19. V. Scopétéa, *op. cit.*, p. 178.

lors de la Révolution de 1821, ayant naturellement perdu toute sa fortune. Plus tard il fit de longues études de droit, de lettres et d'histoire en Allemagne (1823-1827) et se lia d'amitié avec son professeur à Berlin, Friedrich Karl von Savigny, le fondateur de l'école historique du droit et personnalité alors très influente, dont il devait, dans les années trente, épouser la fille unique, Bettina²⁰. Le salon des Savigny était fréquenté par les intellectuels les plus remarquables de l'époque, entre autres par les frères Grimm, Clausewitz, Ludwig Tieck, Eichendorff, Cornelius, Ranke, Humboldt et Schleiermacher, et ce sont Clemens Brentano et Bettina von Arnim, dont la femme de Savigny, Bunda Brentano, était la nièce, qui ont recommandé le protégé du professeur à Goethe. Savigny l'avait d'ailleurs mis en contact avec Georg Ludwig von Maurer, qui plus tard devait être nommé Régis du roi mineur de la Grèce. Schinas poursuivit ses études à Paris, où il fit peut-être la connaissance de Corai²¹.

Ayant établi sa renommée d'érudit, Schinas arrive au début de l'an 1828 dans le nouvel État grec pour y devenir fonctionnaire du gouvernement de Capodistria. En 1831 il fait la connaissance du philhellène bavarois Friedrich von Thiersch, qui était venu en Grèce en mission semi-officielle ; il ne perdra plus jamais le contact avec lui. Peu après l'assassinat de Capodistria, Schinas sera nommé rédacteur gérant du journal francophone *Le Moniteur Grec*. Mais c'est sous la Régence bavaroise qu'il deviendra un homme vraiment puissant. Schinas fut en effet nommé secrétaire d'État à l'éducation nationale et à la justice ; il collabora avec Maurer pour l'introduction de la réforme monastique et pour l'autocéphalie de l'Église grecque – deux mesures qui ont soulevé une tempête de protestations. C'est lui enfin qui joua le premier rôle dans la triste affaire du procès et de la condamnation à mort de Théodoros Colocotronis en 1834, associant ainsi son nom, comme le « bourreau de l'indépendance judiciaire », à un des chapitres les plus pénibles de l'histoire grecque moderne. Mais après la révocation de Maurer à Munich et sous le gouvernement omnipotent du comte von Armansperg, Schinas finit par perdre tous ses privilèges et fut relevé de ses fonctions. Ce n'est qu'en 1837 qu'il fut enfin nommé professeur d'histoire ancienne et premier recteur de la première université des Balkans, appelée aussi l'Université « de l'Orient ».

Ainsi, dans son discours pour l'inauguration de l'Université, adressé au « premier roi de tous les Hellènes », Constantin Schinas, l'homme dévoué des Bavarois, insistait sur le rôle médiateur de l'Université grecque, laquelle « située entre l'Occident et l'Orient était destinée à recevoir d'un côté les germes du savoir, les développer et les transmettre jeunes et féconds à l'Est²² ». Deux ans auparavant

20. Le court séjour de Bettina von Savigny en Grèce (1834-1835) est admirablement décrit dans son journal et ses lettres à ses parents, v. *Leben in Griechenland 1834 bis 1835, Bettina Schinas, geb. von Savigny, Briefe und Berichte an ihre Eltern in Berlin*, éd. Ruth Steffn, Münster, 2002.

21. Sur la vie et la carrière politique de Schinas, v. l'étude minutieuse de Thanassis Christou, *Konstantinos Dimitriou Schinas (1801-1857). I zoi - to ergo - i epochi tou (K. D. Schinas, 1801-1857. Sa vie - son œuvre - son époque)*, Athènes 1998 ; sur sa fonction de recteur de l'Université d'Athènes, v. C. Th. Dimaras, *En Atbinais ti 3 Maïou 1837 (À Athènes, le 3 Mai 1837)*, Athènes, 1987, p. 43-49.

22. V. *Logoi ekfonithentes ypo tou Prytaneos kai tôn tessarôn scholarchôn kata tin imeran tis egkathidryseos tou Panepistimiou Othonos (Discours prononcés par le recteur et les quatre directeurs des Facultés, le jour de la fondation de l'Université d'Othon)*, Athènes, 1837, p. 4 ; Dimaras, *En Atbinais ti 3 Maïou 1837, op. cit.*, p. 34.

(en juillet 1834), Georg Ludwig von Maurer dans son ouvrage *Das griechische Volk*, qu'il a publié peu après sa destitution afin de défendre sa politique de régent, expliquait en ces termes la mission culturelle de la Grèce :

La noble destination de la Grèce est probablement de devenir le véhicule de la culture européenne en Asie et encore plus loin. C'est sa situation géographique favorable mais aussi le grand talent de ses habitants généreux qui l'ont destinée à ce rôle. [...] la nation grecque peut servir de moteur aux actions futures. De même qu'aux XIV^e et XV^e siècles les Grecs ont transmis aux autres Européens la sagesse hellénique, de même les Européens et particulièrement les Allemands ont maintenant le devoir de rendre la lumière depuis longtemps éteinte à la patrie de celle-ci²³.

L'argument de la situation géopolitique de la Grèce ainsi que celui de la balance des dettes et des obligations envers ce pays – que Maurer désigne par l'expression « ewiges Gesetz der Wiedervergeltung », à savoir « loi éternelle de la réciprocité ») – sont si proches de la première partie de la définition de Coletti, que Dimaras se demande avec raison « qui est au juste l'auteur de ces idées : Maurer, Schinas, Coletti ou bien Pan. Soutsos²⁴ ». À cette liste on pourrait aussi bien ajouter un nombre de philhellènes proches de l'entourage du roi de Bavière, qui semblent l'avoir influencé dans son attitude favorable envers la Grèce. Car, déjà à l'époque de la Guerre d'indépendance, ce que Corai appelait le transvasement (« metakênôsis ») se présente de plus en plus souvent dans l'argumentation de la propagande philhellénique, comme une évidente dette morale de l'Occident envers la Grèce. Selon cet argument d'obligation morale (« Dankes-schuldargument »), qu'on retrouve dans des dizaines de pamphlets philhelléniques, ou bien selon celui de la « vieille dette inviolable et sacrée » de Friedrich Thiersch (« altheilige Schuld »), la Grèce moderne serait créée par les Puissances occidentales, en débitant le vieux compte humaniste contre un crédit attendu de l'Orient, que la Grèce devait désormais apprivoiser²⁵. Il

23. « [...] Griechenlands hohe Bestimmung ist offenbar der Träger europäischer Bildung nach Asien und noch weiter zu werden. Dafür bestimmt es seine günstige Lage, wie das große Talent seiner edlen Bewohner. [...] die griechische Nationalität [...] dient [...] als Haupthebel für die zu machenden Schöpfungen. Allein so wie im vierzehnten und fünfzehnten Jahrhundert *Griechen* es waren, welche dem übrigen Europa Griechische Weisheit gebracht, ebenso sollen jetzt Europäer, und Deutsche insbesondere, wieder das längst erloschene Licht in die Heimat des Lichtes zurückbringen », v. Georg Ludwig von Maurer, *Das griechische Volk in öffentlicher, kirchlicher und privatrechtlicher Beziehung vor und nach dem Freiheitskampfe bis zum 31. Juli 1834*, v. 2, Heidelberg 1835, p. 37, 39-40 ; V. aussi Dimaras, *En Athinai ti 3 Maiou 1837*, op. cit., p. 21-22, 35-36 et « I ideologiki ypodomi tou neou ellinikou kratous » (1977), *Ellinikos romantismos*, op. cit., p. 349-350. Friedrich Thiersch exerça sur l'œuvre de Maurer une critique sévère, dont seulement les deux premières parties ont été imprimées ; la troisième partie, probablement censurée par le roi de Bavière, a été récemment découverte dans les archives personnelles de l'auteur, v. H. Scholler, « Die Entwicklung des neuen griechischen Staates aus der Sicht Friedrich von Thierschs », *Bayern Philhellenismus. Symposium an der Ludwig-Maximilians-Universität München, 22 und 23. November 1991*, éd. Gerhard Grimm et Theodor Nikolaou, München, 1993, p. 67-82.

24. Dimaras, *En Athinai ti 3 Maiou 1837*, op. cit., p. 36.

25. Plusieurs citations relatives à la dette morale envers la Grèce dans les brochures philhelléniques, v. R. Quack-Eustathiades, *Der deutsche Philhellenismus während des griechischen Freiheitskampfes 1821-1827*, Südosteuropäische Arbeiten 79, Munich 1984, p. 37-39 ; v. par exemple, p. 39, la brochure anonyme *Die Rettung Griechenlands, die Sache des dankbaren Europa*, Leipzig

est fort probable que les philhellènes allemands, admirateurs de l'Antiquité grecque depuis Winkelmann, avaient emprunté le concept du « transvasement » à Corai, dont le *Mémoire sur l'état actuel de la Civilisation dans la Grèce* (traduit et commenté par Carl Iken en 1822) était connu dès sa publication en langue française (en 1803).

Signalons ici que l'argument politique concernant la restauration du trône byzantin se présente très tôt, et même dans un contexte historique encore très ambigu quant aux conséquences de la Révolution grecque par rapport aux intérêts de l'Europe centrale. Dans un rapport de Thiersch sur la situation en Grèce, publié en août 1821 dans le journal *Augsburger Allgemeine Zeitung*, on trouve la thèse, selon laquelle « il n'y a qu'un seul moyen pour que le Sud-Est de l'Europe puisse se consolider et retrouver son importance [...], au profit non seulement de ses peuples mais aussi du salut et de la sécurité de l'ordre européen : la dissolution de l'administration turque déjà ébranlée [...], ruineuse pour ses peuples, et la restauration du trône byzantin²⁶ ». Le rédacteur de cet article, qui avait prévu dès 1812 la renaissance de la Grèce, considère, sans faire du sentiment, l'intégration d'une nouvelle puissance chrétienne dans la Sainte Alliance comme une évolution particulièrement utile au développement commercial et politique de l'Europe. La Grèce deviendrait ainsi « une force fondamentale de protection en faveur de la liberté européenne et de la chrétienté de l'Orient » (« eine Hauptstütze der europäischen Freiheit und Beschirmerin der Christenheit des Orients »), qui pourrait contenir l'impérialisme russe²⁷. Mais cette conviction ne représente-elle pas un passage du modèle supranational de Rigas, peu connu d'ailleurs en dehors des grecophones, à un projet réaliste, qui viserait entre autres à l'affaiblissement de la Turquie ottomane sur le sol européen ? Thiersch défendra longuement la perspective européenne de la Grèce, conçue comme un État de tous les Grecs, dans son œuvre *De l'État actuel de la Grèce et des moyens d'arriver à sa restauration*, publiée en 1833.

1821 : « Auf dem selben Boden muss an Ort und Stelle unsere Schuld zurückbezahlt werden, von wo sie uns gekommen ist, in Griechenland selbst das Denkmal unserer Dankbarkeit aufgebaut werden ». Sur le rapprochement de la Grande idée et de l'ancien argument de la dette morale, v. le bilan de Grenier en 1863 (*La Grèce en 1863, op. cit.*, p. 242-243) : « Après tout, ils n'ont pas marché comme ils le promettaient, comme ils le pouvaient. Ils avaient pour conquérir moralement l'Orient, pour s'ouvrir, comme ils disent, la voie glorieuse de l'Orient, un moyen facile, efficace, permis, attendu, la propagande des idées, la propagande des livres. Eh bien, qu'on me cite un seul livre, sorti des presses d'Athènes, qui ait ému l'Orient, qui l'ait instruit et captivé, qui ait rajeuni la vieille, la trop vieille popularité attachée à la langue et au nom des Grecs. L'Europe est donc en droit de leur demander compte des ses vœux trahis, de ses espérances trompées, de ses pronostics vains, de ses éloges usurpés. »

26. « nur durch Auflösung der in sich verfallenen [...] und für die Völker gräulhaften türkischen Regierung und durch *Wiederaufrichtung des Byzantinischen Throns*, der Südost von Europa gestärkt und zu Bedeutung gebracht werden könne [...] nicht nur zum Wohle ihrer Völker, sondern auch zum Heil und zur Sicherung der europäischen Ordnung », Friedrich Thiersch, « Bemerkungen und Nachrichten über die neuesten Begebenheiten in Griechenland. Viertel Artikel. I. Bemerkungen », Beilage zur *Allgemeinen Zeitung* Nr. 130 (7.8.1821), v. Emanuel A. Turczynski, « Friedrich Thiersch als Förderer der "Grossen Idee" », *Dimensionen griechischer Literatur und Geschichte. Festschrift für Pavlos Tzermias zum 65. Geburtstag*, Francfort/Berlin/Berne/New York/Paris/Vienne, 1993, p. 179.

27. v. Thiersch, *op. cit.*, p. 180.

À ma connaissance, le retentissement de ce livre en Grèce n'a pas été encore étudié dans le détail²⁸. Cependant, on ne peut qu'évoquer le cercle intellectuel qui se forme autour de Friedrich Thiersch : Coletti, Schinas, Rangabé. Le premier, qui avait fait la connaissance du savant bavarois au moment de l'assassinat du gouverneur Capodistria, à la veille d'une quasi-guerre civile, écrivait à Thiersch un an après la nomination d'Othon comme futur roi des Grecs : « mon ami, je désire et souhaite voir notre roi honorable élevé sur le trône de Constantinople, un trône qui dorénavant lui appartient et auquel la volonté du Seigneur paraît l'avoir destiné » (28.3.1833) ; et, en janvier 1838, il ajoutait qu'à son avis l'avenir du trône grec équivalait à l'existence même de la nation grecque, « car je considère, disait-il, le trône de la Grèce aussi nécessaire à l'existence politique de la nation grecque qu'à la renaissance de tous les peuples de l'Orient²⁹ ». Thiersch a d'ailleurs soutenu avec ardeur la position de Coletti dans l'affaire des hétérochtones, dans l'espoir de l'intégration éventuelle de la population chrétienne de la Turquie dans l'État grec, au bénéfice de l'unité politique souhaitée.³⁰ Cette conception était d'ailleurs partagée par Alexandre Rangabé, ancien étudiant boursier de Ludwig de Bavière à Munich et protégé de Friedrich Thiersch³¹. Le troisième membre de ce cercle était évidemment Constantinos Schinas, qui correspondait régulièrement avec le philologue bavarois de 1831 à 1857³². Néanmoins, les seules lettres de sa correspondance déjà publiée qui se réfèrent à la question orientale remontent aux années de la Guerre de Crimée, lorsque la structure idéologique de la Grande idée était établie déjà depuis quelque temps. En tant qu'ambassadeur à Vienne, Schinas insiste dans ses rapports sur la nécessité de créer un royaume chrétien sur les territoires européens de la Turquie, y compris les Balkans, n'oubliant pas de mentionner le besoin de reconstituer un État byzantin multinational. C'est ainsi que les arguments antérieurs de Thiersch furent renforcés en raison de la nouvelle menace du panslavisme³³.

28. Sur la renommée de Thiersch en Grèce, v. pourtant Vassilios Sfyroeras, « Kritische Ansichten griechischer Gelehrter zur Person Friedrich Thierschs », *Thiersch-Symposium im Goethe-Institut. Friedrich Thiersch und die Entstehung des griechischen Staates aus der Sicht des 20. Jahrhunderts*, Athènes, 1990, p. 87-98.

29. V. Heinrich Scholler / Konstantina Vergi-Tzivakos, « Griechische Politik im Spiegel der Briefe von Kolettis an Friedrich v. Thiersch », *Der Philhellenismus und die Modernisierung in Griechenland und Deutschland*, Institute for Balkan Studies 207, Thessalonique, 1986, p. 67, 70 et 71. En 1853, le journal *Aion* avance la thèse que la Russie devrait reconnaître officiellement qu'elle avait déclaré la guerre à la Turquie afin de rendre Constantinople aux Grecs et de reconstituer l'Empire byzantin ; d'autre part, le journal *Neos Cosmos* associe les vieilles prophéties d'Agathanghélou avec la dynastie des Wittelsbach, qui devait reconquérir Constantinople ; v. Turczynski, *Sozial- und Kulturgeschichte Griechenlands im 19. Jahrhundert*, op. cit., p. 335.

30. Cf. Turczynski, « Friedrich Thiersch als Förderer der "Grossen Idee" », op. cit., p. 182.

31. Il paraît que tous les articles de Thiersch sur la constitution de la Grèce (15.11.1843-27.4.1844) s'appuient sur les informations fournies par ses correspondants en Grèce, v. Michael Tsapogas, « Thierschs Artikelreihe zur griechischen Verfassung von 1844 », *Thiersch-Symposium im Goethe-Institut*, op. cit., p. 175.

32. V. Athanassios Christou, « Die politische Korrespondenz Thierschs mit Konstantin Demetrius Schinas », *Thiersch-Symposium im Goethe-Institut*, op. cit., p. 141-156.

33. V. Turczynski, op. cit., p. 183-184. Les analyses de Schinas aboutiront à une proposition plutôt réaliste : la Turquie devrait être forcée par les pays occidentaux à concéder à la Grèce la Thessalie, l'Épire et la Macédoine, à la condition que son intégrité territoriale soit assurée et que la Russie se retire

Dans l'histoire des idées, il est sans doute vain de rechercher les initiateurs de la formation d'une idéologie aussi complexe que la Grande idée, qui a pu renfermer dans deux mots aussi bien les vagues réminiscences d'une grandeur impériale que les attentes nationales fort ambitieuses ou bien, selon la conjoncture politique de l'Europe, simplement réalistes. Ce qui au contraire paraît, à mon avis, intéressant, c'est l'hypothèse que la Grande idée, considérée comme le noyau du nationalisme grec, fut éventuellement encouragée et même consolidée, dans sa version la plus extravagante de la résurrection de l'empire byzantin, par le romantisme bienveillant mais aussi par les spéculations politiques des amis européens de la Grèce – de ceux qui avaient voulu soutenir matériellement et moralement, aux confins du Sud-Est européen, un État national minuscule et indiscipliné. C'est sous cet angle qu'il faudrait peut-être interpréter l'affirmation du roi de Bavière, dans les années 1830, déclarant que « la Grèce dans ses faibles débuts contient en elle-même le germe d'une grande puissance, qui avec le temps atteindra son développement complet³⁴ ». Et c'est aussi sous cet aspect qu'il faudrait lire un des poèmes philhelléniques de Louis I^{er} sur la révolution grecque de 1821. Les vers médiocres mais enflammés du jeune souverain pourraient être comptés parmi les chants patriotiques les plus fervents de la Guerre d'indépendance ; car le futur monarque incitait les Grecs à saisir les armes non seulement pour se révéler de modernes Léonidas aux Thermopyles et rétablir l'ancien berceau de l'art et de la science mais aussi pour éclairer majestueusement l'Orient :

Allons les Grecs ! Aux armes tous !
 Fils de Sparte, lutez avec le courage ancien !
 Comme tomba le Perse, tombera le Turc,
 Trempez de votre sang le champ de Platée !
 En avant braves troupes d'Athènes et de Corinthe !
 Redevenez ce que vos pères étaient,
 Et les temps anciens revivront,
 De l'art et des sciences vous serez le pays
 et du sommet de la Sainte Sophie
 la croix éclairera les peuples libérés³⁵ !

Si l'étrange héritier du trône bavarois, qui déclarait préférer à sa couronne la citoyenneté grecque, fantasmait vers 1822 sur une nouvelle capitale chrétienne de

des principautés du Danube. Cette position anticipe le développement de la Grande idée pendant le règne de Georgios I^{er}, v. Scopétéa, *op. cit.*, p. 287-307.

34. « [...] dass Griechenland in seinen schwachen Anfängen den Keim einer Großmacht in sich trage, der im Laufe der Zeiten zu seiner vollen Entwicklung gelangen werde », v. Turczynski, *Sozial- und Kulturgeschichte Griechenlands im 19. Jahrhundert*, *op. cit.*, p. 336.

35. « Auf Hellenen ! Zu den Waffen alle ! / Sparta's Söhne, kämpft mit altem Muth ! / Wie der Perser fiel, der Türke falle, / Färb' Platäa's Feld mit seinem Blut ! / Auf, Athens, Korinthos tapf're Schaaren ! / Seyd das wieder, was die Väter waren, / Und die alte Zeit wird wieder neu, / Von der Kunst und Wissenschaft die Sitze / Werdet ihr und von Sophia's Spitze / Leucht' das Kreuz auf Völker, welcher frey ! » v. W. Seidl, « "Der Teuschland half, wird Hellas retten !" Ludwig I. von Bayern als philhellenischer Dichter », ed. Ev. Konstantinou, *Europäischer Philhellenismus. Die europäische philhellenische Literatur bis zur 1. Hälfte des 19. Jahrhunderts*, Francfort/Berne/New York/Paris, 1992, p. 116.

l'Empire grec, un autre philhellène passionné, Johann Valentin Hecke, dans une longue brochure de propagande philhellénique, publiée à Berlin en 1823, poussait les frontières de la Grèce bien plus loin que la Charte de Rigas³⁶. À son avis, l'Empire grec devrait s'étendre jusqu'aux Indes, l'Égypte incluse. Cet État gigantesque serait destiné d'une part à absorber la surpopulation de la Suisse, de l'Allemagne et de l'Europe du Sud et de l'autre à civiliser progressivement les hordes asiatiques des barbares. Mais Hecke n'était pas bien sûr bavarois et n'avait jamais eu de correspondance avec le roi, les régents ni non plus avec des politiciens de la Grèce.

36. V. Johann Valentin Hecke, *Griechenlands Entstehen, Verfall und Wiedergeburt, oder : Sind die Griechen Rebellen ? Sind die Türken ihre legitime Regierung ? Staats- und völkerrechtlich beleuchtet*, Berlin, 1823 ; v. Regine Quack-Eustathiades, *op. cit.*, p. 254.